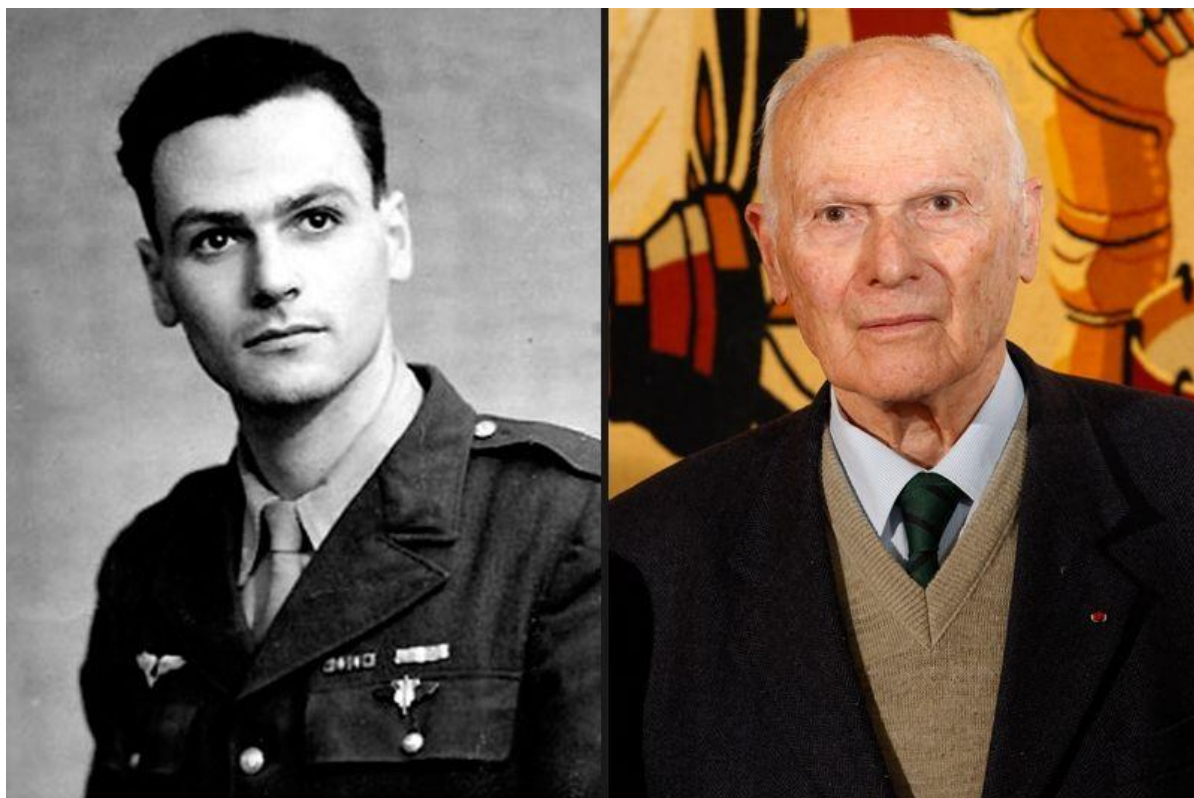


Pierre SIMONET
Compagnon de la Libération
1er Régiment d'Artillerie FFL
Peloton d'observation aérienne du 1^{er} RA



Tous droits Réservés

Pierre Simonet est né le 27 octobre 1921 à Hanoï. Son père, Gilbert, polytechnicien, avait été envoyé comme artilleur en Indochine en 1910. Il revint combattre dans l'est de la France durant la seconde guerre mondiale, comme ses deux autres frères. La famille de Pierre entretenait une « farouche défiance contre ceux qu'on appelait indifféremment les boches, les teutons, les germains, mais que le Compagnon de la Libération n'appellera jamais que les Allemands, durant tout son récit », relève Benoît Hopquin (1).

Après la guerre, Gilbert Simonet retourne en Orient et devient ingénieur des Travaux publics à Dalat (Indochine) en 1926. Les trois enfants Simonet grandissent au cœur de la campagne indochinoise où Pierre apprend à parler couramment le vietnamien.

Ils feront leurs études secondaires en Indochine. Il partagera, avec ses condisciples du lycée d'Hanoï et de Dalat, l'amour de la culture et de la langue françaises. Ses traversées par bateau de Saïgon à Marseille renforcent ses sentiments : « *une haute opinion de son pays, ce soleil capable d'irradier jusque dans ces terres lointaines* » (1).

En 1938, le jeune lycéen et son frère prennent leur baptême de l'air à l'aéroport d'Hanoï, sur un *Dewoitine 338* qui mettait à l'époque Paris à 6 jours de Hanoï et dont le pilote n'est autre que le célèbre Louis Fulachier, qui rejoindra par la suite la Résistance... « *Nous voilà en l'air et pendant un quart d'heure, nous étions des rois avec le monde à nos pieds... Je n'imaginais pas que l'on puisse identifier depuis la verticale ce que l'on est habitué à voir en plan* ». (3) Cette mémorable découverte devrait prendre tout son sens quelques années plus tard, dans son parcours d'observateur en avion de la 1^{ère} Division Française Libre.

Son second bac obtenu, Pierre rentre en France en 1939 avec sa mère, son frère et sa sœur, tandis que Gilbert Simonet reste en Indochine, réquisitionné après la déclaration de Guerre.

Pierre, trop jeune pour être mobilisé, entre en classe préparatoire de Mathématiques spéciales au lycée Montaigne à Bordeaux, où la famille s'est installée.

Les élèves d'hypotaube suivent avec une ferveur toute patriotique la défense de l'armée française à l'offensive éclair de la Wehrmacht en mai 1940 et, pendant la campagne de Narvik, Pierre Simonet défile, avec une quarantaine de ses camarades jusqu'au port où est arrimé un cargo Norvégien, en scandant « *La Norvège avec nous !* ».

Mais l'avancée allemande se poursuit inexorablement et Bordeaux, où s'est installé le gouvernement, est bombardée. Pierre aide à l'hôpital où les blessés affluent.

C'est alors qu'il entend le discours radiodiffusé du maréchal Pétain :

« *Le 17 juin 1940, j'étais chez moi avec ma mère, mon frère et ma sœur, et j'entends à la radio la voix chevrotante du maréchal annonçant qu'il faut cesser le combat. Cela m'a révolté. J'ai interrompu le repas pour rejoindre mes camarades de prépa et leur dire qu'il fallait continuer la lutte.* »

Son camarade Sanfourche qui passait son brevet de pilote se propose « d'emprunter » un avion et de l'emmener en Angleterre... mais, parvenus à l'aérodrome, ils découvrent que les réservoirs sont vides... Sanfourche abandonne. Et l'ardeur de la quarantaine de jeunes taupins qui manifestait pour la Norvège quelques jours plus tôt s'évanouit subitement. (1)

Rallier l'Angleterre : en voiture, en tramway, à pied... et en bateau

Le 19 juin, Pierre apprend que le général de Gaulle appelle à poursuivre le combat. C'est décidé, il envisage de passer par l'Espagne et, avec l'assentiment de sa mère, prépare deux valises... Il emprunte une voiture qui part sur Tarbes le lendemain et se présente à l'hôpital sur la recommandation d'un médecin-colonel, ami de la famille Simonet.

« Ne passez pas en Espagne car vous allez vous faire arrêter et jeter en prison » (1) l'avertit un chirurgien. Pierre Simonet rencontre alors un certain « Capdevieille » qui, le 24 juin, lui propose de faire du stop jusqu'à Bayonne d'où embarqueraient des bateaux anglais.

« Sur le port basque, pas de cargo mais des centaines de jeunes qui cherchent comme eux un passage » (1). Et des pêcheurs, sollicités, refusent de les emmener en Angleterre.

Capdevieille entend alors parler d'une autre possibilité à Saint-Jean-de-Luz... qu'ils rejoignent en tramway pour la moitié du chemin puis à pied sous la pluie - et toujours avec les valises... Sous le marché couvert, Pierre passe la nuit au milieu de soldats français et polonais attendant leur embarquement. Avec le recul, Pierre Simonet *« présente ces heures nocturnes passées dans une promiscuité d'hommes harassés, comme une sorte de moment initiatique où, à 18 ans, il passa soudain de l'adolescence à l'âge adulte »* (1).

Refoulé sans ménagement de la barque sur laquelle il tentait de monter, Pierre sacrifie l'une de ses valises -tout en conservant les précieuses lettres de Luce, sa fiancée, et se jette du quai dans une autre navette qui va s'accoster à un cargo, le *Baron Kinnaird*, à bord duquel il parvient à se hisser par un énorme filet. Et le bateau partit vers Liverpool...



*A bord du Baron Kinnaird – Pierre Simonet au premier plan, avec le béret sur la tête
(photographie prise avec son appareil)*

Parvenu en Angleterre, Pierre s'engage le 1^{er} juillet 1940 dans les Forces françaises libres.

Il aurait souhaité choisir l'aviation, mais cette arme ne recrute que des volontaires ayant déjà le brevet de pilote. En raison de ses études en mathématiques, il est donc affecté dans l'artillerie FFL en cours de création au camp de Delville, à Aldershot.

A Delville camp, Pierre Simonet va suivre une formation d'artilleur auprès d'officiers revenus de Norvège mais aussi d'Albert Chavanac et André Quirot. Nous nous retrouvons une vingtaine de jeunes étudiants sous leurs ordres: Pierre Simonet, Laurent Ravix, Michel Sauvalle, René Blanchard, Claude Lepeu, Roger Dreyfus, François Jacob, Claude Le Hénaff, Jacques Augendre, les frères Messiah, Michel Faul, Roger Maylié...

Le 22 août, des volontaires sont demandés pour partir « quelque part ». Le médecin est appelé à sélectionner les cinquante les plus costauds... qui vont former la section d'artillerie.

Deux jours plus tard le roi Georges VI, le général de Gaulle à ses côtés, passe en revue les premiers engagés de la France libre.



Les tenues coloniales ont été distribuées et le 29 août, c'est pour Pierre le grand départ, à bord du *Pennland* au sein du Corps expéditionnaire conduit par le général du Gaulle, qui a pour mission (opération Menace) de rallier, à Dakar, l'Afrique occidentale française à la France libre.

« La garnison de Dakar pensait comme beaucoup de Français qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'écouter Pétain. La tentative de débarquement à Rufisque s'est faite avec deux escorteurs (...) et quelques hommes descendus dans des chaloupes. Et nous comptons rallier l'AOF avec ça ! Cela ne manquait pas de panache, mais était un peu présomptueux ».

(1)

Après l'échec de l'opération "Menace", Pierre Simonet stationne avec son unité à Douala au Cameroun et à Pointe-Noire au Congo.

Il poursuit sa formation d'artilleur sous les ordres de Jean- Claude Laurent-Champrosay jusqu'à son embarquement, en janvier 1941, sur le paquebot belge *Thysville* qui le conduira à Suez, en doublant le cap de Bonne Espérance. Il séjourne deux mois en Palestine, protectorat britannique voisin de la Syrie.

Les Français Libres se préparent à entrer en Syrie. Ils conservent l'espoir que l'armée française de 30000 hommes qui séjourne en Syrie sous les ordres du gouvernement de Vichy, après un combat d'honneur, acceptera de se joindre à la France Libre pour continuer la lutte contre l'ennemi allemand.
Il n'en sera malheureusement rien.

1941 : baptême du feu et guerre civile en Syrie

Pierre Simonet prend part à sa première campagne, celle de Syrie en juin-juillet 1941 : cinq semaines de combats fratricides, sous les ordres du commandant de la 1^{ère} Division légère Française Libre, le général Legentilhomme, qui constituent son plus mauvais souvenir de la guerre. Malgré l'échec de Dakar, les Français Libres conservent l'espoir que les 30 000 français qui leur font face renoncent à leur fidélité au gouvernement Pétain et les rejoignent dans la guerre contre l'Allemagne.

Amère désillusion le mardi 10 juin lorsque, en franchissant la frontière, la colonne du Régiment d'artillerie est immédiatement mitraillée par les avions vichystes. Le commandant Champrosay, qui s'était mis à leur faire des signes amicaux de son mouchoir, n'eut que le temps de crier à ses hommes de se coucher tandis que lui-même debout et bien droit au milieu de la route, insultait l'avion qui venait de les mitrailler et s'éloignait vers Damas (4).

« Une vraie guerre s'annonçait au cours de laquelle plusieurs combattants allaient tomber ; des nôtres, et aussi de nos opposants qui sont eux aussi français : c'est une guerre civile. Samedi 14 juin, la batterie prend position dans le djebel Druze, site dantesque. Désert brun foncé, collines sombres, terre aride, sol dur caillouteux, pas un arbre, pas un être. Avec nos équipiers nous creusons deux alvéoles et y installons nos deux canons. Celui de Gérard Théodore et, à vingt mètres de là, le mien. Sans abri, sous le cagnard insensé, nous attendons l'ordre de tir.

C'est le coup de barre. J'ai l'impression d'être dans une prison. Je me sens " prisonnier du Soleil ".

Ça ne peut pas durer. Mon ami Théodore, à vingt mètres, est là. Je vais le voir. Nous parlons de tout et de rien... enfin nous parlons. Cela me remet d'aplomb ».

Le 16 juillet 1941 après l'armistice, l'artillerie s'installe au quartier Soudois à Damas, où quatre batteries identiques à six pièces de 75, sont formées et subissent un entraînement intensif. Un bataillon de Légion étrangère et plusieurs centaines de soldats et officiers des forces de Syrie se joignent à nous. Ils renforceront la 1^{ère} DFL dans ses batailles pour la libération du Pays, notamment dans la prochaine, le fait d'armes de Bir Hakeim.

Le reste des troupes françaises de Syrie est rapatrié en France par bateau à l'abri des trois marines belligérantes, la Grande Bretagne, l'Allemagne et l'Italie.

C'est à Damas que prendra officiellement naissance, le 19 décembre 1941, le 1^{er} Régiment d'Artillerie des Forces Françaises Libres. Le chef d'escadron Laurent-Champrosay est à sa tête. Les jeunes du Régiment l'appellent « le vieux » bien qu'il n'ait que 33 ans...



Jean-Claude Laurent-Champrosay

1942, Désert de Libye, avec la VIII^{ème} armée britannique contre l'Afrika Korps

Affecté à la 2^e batterie du 1^{er} RA, le brigadier Pierre Simonet est chargé des transmissions et de l'observation. En tant que téléphoniste et observateur, il fait partie de la 1^{ère} Brigade française libre du général Koenig (1^{ère} BFL). Le général Ritchie, commandant la VIII^{ème} armée, confie au Général Koenig le soin de tenir la partie sud du dispositif britannique au lieu-dit Bir Hakeim.

Face à l'armée britannique est installé l'Afrika Korps du général Rommel.

Chaque armée prépare la prochaine offensive.

Lorsqu'il évoque les souvenirs de cette période avec Benoit Hopquin, « son visage garde la beauté grave, pénétrée des photos de l'époque.... Pierre Simonet a le regard fixe, un peu tourné vers l'intérieur, de celui qui rêve ou médite ».

« On se dispersait dans le désert, gardant un œil sur la voiture du capitaine, Albert Chavanac. Une panne, un moment d'inattention, un champ de pierrailles et de roches qu'on tente d'éviter comme des haut-fonds, un cordon de dunes qu'on croit contourner comme un archipel d'îles, et on se retrouvait seul, paumé, furieux contre soi-même et son chauffeur, avec au mieux la promesse d'une engueulade en retrouvant la colonne ». (1)

Au cours d'une Jock Column dans le désert, le 16 mars 1942, sa colonne repère et canonne une dizaine de chars allemands accompagnés de véhicules et d'automitrailleuses. Puis Chavanac ordonne le cessez le feu et le décrochage.

Le brigadier Simonet chargé des transmissions débranche rapidement son central téléphonique, le prend sous son bras – cinq kilos, et pendant que les tanks ennemis s'approchent à pleine vitesse, il court chercher son camion planqué à deux cent mètres de là » (1). Le camion démarre et se retrouve rapidement à découvert sous le feu des mitrailleuses qui, par chance, ne l'atteignent pas. Il réussit à rejoindre sa colonne avec le matériel téléphonique intact.



Le Maréchal des logis chef Pierre Simonet en 1942 (Archives P. Simonet)

C'est l'Afrika Korps qui prendra l'offensive. La vraie bataille rangée, canons contre canons commence réellement le 27 mai avec l'attaque des 70 chars de la Division italienne Ariete. Revenant à pied d'une mission chez le colonel, Pierre manque se faire tuer par un tankiste qui le visait.

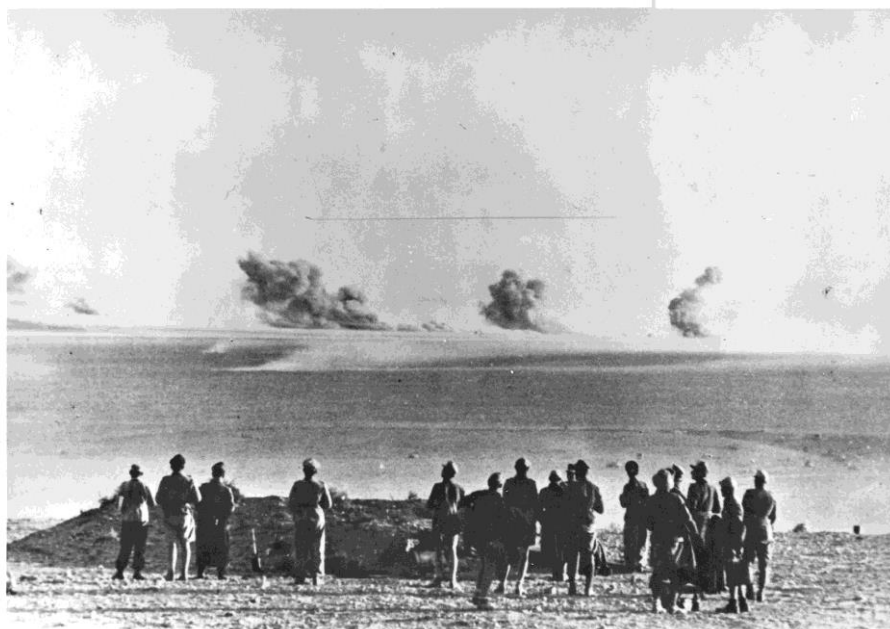
L'attaque des chars italiens est un échec. Ils laissent 35 chars sur le carreau...

Après une courte période de calme chez les Français libres, la nasse de Rommel se referme sur Bir Hakeim à partir du 2 juin.

En effet, comme le relate Pierre Simonet dans ses mémoires : « Plus au Nord, le 2 juin, Rommel réussit à percer le front britannique. Avant de lancer ses troupes sur l'Égypte, il décide liquider Bir Hakeim qui gêne considérablement ses communications et menace ses arrières. Pour ne rien laisser au hasard, il fait remettre au général Koenig une sommation signée de sa main : " Vous êtes encerclés, rendez-vous ou nous vous détruisons comme nous l'avons fait ces deux derniers jours pour les deux brigades anglaises de Got el Oualeb ". Alors l'investissement proprement dit s'installe.

Du 3 au 10 juin, avec une intensité qui s'accroît chaque jour, l'adversaire nous bombarde avec ses pièces de gros calibre hors de portée de nos canons de 75.

Il nous soumet aux assauts de plus de 1300 sorties de la Luftwaffe y compris les Stukas, ces fameux bombardiers en piqué. Simultanément, il lance sur nous son infanterie appuyée d'artillerie, notamment les redoutables canons de 88, et de chars.



L'Etat-major de Rommel contemple les ravages des Stukas sur Bir Hakeim (droits réservés)

Confondu par notre détermination et l'efficacité de notre résistance, irrité par le temps perdu, sentant le moral de ses troupes fléchir, le 7 juin, Rommel prend personnellement en main la direction de l'attaque. " *Il me faut cette saloperie de Bir Hakeim qui bloque toute mon avance*" dira-t-il en termes peu châtiés. Deux divisions allemandes et une brigade italienne participent » (7).

Trois souvenirs du Siège et de la Sortie de Bir Hakeim

La bière du roi Albert

Le 8 juin 1942, l'observatoire avancé de la 2^e batterie est situé en dehors du champ de mines qui entoure la position. Une petite ceinture de mines le sépare du reste du désert et des troupes d'assaut allemandes prêtes à l'attaque...

« Les deux abris à ciel ouvert que nous avons creusés sont larges. Dans l'un se trouve le camion radio servi par Grégoire et Canale. L'autre est occupé par Chavanac notre capitaine, le camarade Rolle et moi-même, téléphoniste. Un canon de 75 antichar préposé à notre défense est à cent pas sur la droite.

Accompagnant le lever de soleil, une brume épaisse s'installe et couvre tout. Le bruit de chars allemands manœuvrant en approche fait vibrer nos tympans en résonance.

Bientôt la brume se déchire. Avec nos binoculaires, nous observons le « spectacle » et communiquons au PC les premières données par téléphone. La liaison ne dure pas deux minutes. Nous voyons certes, mais nous sommes vus. Un obus antichar allemand tiré rasant percute le parapet et déchiquette les fils téléphoniques qui en partent.

Puis un deuxième obus arrive sur le camion radio, détruisant les installations. Canale crie « *Mon Capitaine, je suis blessé* ». Impossible pour lui et Grégoire de courir sur les dix mètres qui nous séparent sans se faire descendre. Je regarde à la binoculaire et n'ai pas le temps de mettre au point qu'un obus encoche le parapet à 10 cm de l'objectif.



Chef d'escadron Albert Chavanac, Compagnon de la Libération

Ces obus à grande vitesse sont agaçants au possible car on entend l'impact avant le claquement du coup de départ : on dirait une bouteille de Champagne que l'on débouche, mais Dieu que ça pète sec, aucune résonance harmonieuse, juste le bruit, un centième de seconde, pas d'harmoniques. En tant que mélomane, je suis offusqué. Je préfère les noirs bémols des bombes qui chutent en quart de tons de cithare indienne. Mais je déteste autant les croches acérées des éclats qui déchirent.

Notre 75 antichar commence à tirer, mais il est immédiatement repéré. Un projectile le touche de plein fouet, disloquant le canon et tuant quatre des servants sur cinq.



Peu après, un court répit nous vient du ciel. Je vois un Hurricane descendre lentement en léger piqué comme à l'exercice, tirer quatre coups de canon bien ajustés et virer, mission accomplie : le char qui nous agressait, touché à mort, s'enflamme.

Grégoire et Canale en profitent pour nous rejoindre. Canale a le bras salement perforé. Nous l'étendons au mieux. Commence alors la longue attente, cloués dans notre trou sous le soleil brûlant, coupés de communications.

Le silence s'installe dans la tranchée. À la tombée de la nuit, le bruit des combats se calme. Albert, le roi Albert, notre bon capitaine, estime qu'il est possible de regagner le camp retranché. Il sort alors la bouteille de bière qu'il avait gardée toute la journée.

Nous n'avions pas bu depuis le matin, sauf Canale qui eut droit à la seule gourde disponible. Cette bière, je ne l'ai jamais oubliée.

Nous en avons bu chacun une gorgée et puis nous sommes sortis sans ennuis, retrouvant les camarades qui nous croyaient morts.

Cette bière, c'est la générosité, l'amitié, la gentillesse de Chavanac. Elle m'est restée gravée dans la mémoire ». (5)

Pierre Simonet confiera aussi à Benoit Hopquin : « *Avec les supérieurs, nous n'étions pas du genre à nous mettre au garde-à-vous, c'était plutôt une fraternité de combattants volontaires. Les Anglais s'étonnaient des mauvaises manières de ces Free French* » (1).

Nous bloquons les assauts, poursuit-il, mais l'étau se resserre de plus en plus et au 10 juin, la position devient intenable. L'ennemi a ouvert une large brèche dans le champ de mines et demain matin, il ne fera qu'une bouchée des Français Libres. Au régiment d'artillerie mené par le colonel Laurent Champrosay, il ne reste plus que 7 canons en état de tirer sur 32, mais ils ne peuvent servir car nous avons épuisé toutes nos munitions et nous n'avons plus qu'un litre d'eau par personne. La condition du reste de la brigade n'est pas plus brillante. Celle-ci n'est plus en mesure de repousser une autre attaque (7).



Canon de 75 détruit par un coup direct de 88

La Sortie de vive force

Le 10 juin, le général Koenig décide la Sortie de vive force. Pierre ne peut utiliser son camion qui est complètement détruit... Il monte dans le pick-up du capitaine Quirot qui transporte des blessés...

« Le champ de bataille est éclairé par les fusées allemandes qui donnent au sol une couleur orange. Un de nos camions qui a passé brûle à 1 km de là dans la direction que nous devons emprunter. Je suis à l'arrière d'un pick-up assis sur la banquette. Les blessés sont couchés et protégés par les rebords de la benne.

Le pick-up avance très lentement vers la sortie, suivant le mouvement pour ne pas sauter sur une de nos mines. Le moment est intense : comment passer ? Le désert est tout plat, tout bête, pareil partout. L'horizon, c'est la frange noire derrière la pâle clarté des fusées. Il y a encore plusieurs kilomètres à faire avant d'arriver « à l'hôtel ».

Le pick-up s'arrête près d'une silhouette rougie par la lueur ambiante des fusées éclairantes.

C'est Chavanac. Il est là, impassible tel un agent de la circulation.

- « Que fait-on ? » demande Quirot.

- « Tu vois le camion qui flambe ? » répond Chavanac, « Tu fonces droit dessus, le laisse un peu sur ta gauche et après c'est tout droit. Fonce mon vieux, il n'y aura pas de flic pour te coller une contredanse. »

Quirot a suivi les directives. Ça a cahoté pas mal, notamment quand notre véhicule a roulé sur une tranchée occupée par un « adversaire ». Par bonheur, les balles traçantes sont toutes passées à côté ou ont touché des parties non vitales du pick-up, personne n'a été blessé et nous sommes bien arrivés sur la colonne anglaise qui nous attendait pour nous amener en des lieux plus sûrs.

Je fais le compte. Je suis sorti sans rien, seulement un bidon d'eau et un petit paquet contenant les lettres de ma fiancée, une capote sur les épaules car il fait froid la nuit dans le désert. Je grelotte, le thé que m'offrent les Anglais me réchauffe à peine.

Je cherche Chavanac ; il n'est pas là.

Dès l'aurore, le camion où j'ai pris place s'ébranle dans une aube qui s'échauffe peu à peu. bercé par l'allure débonnaire du Bedford qui roule à trente à l'heure, accueillant avec soulagement le bruit des vitesses qui grincent, je me laisse aller à une douce rêverie.

Le convoi s'arrête, nous en descendons. Et qui est là sur le bord de la piste ? Albert, le Capitaine, mon bon Chavanac.

Je vais vers lui. Tout grand il ouvre ses bras et me serre chaleureusement sur sa poitrine : "*Dis donc petite tête, tu t'en es sorti ! Comme je suis content !*"

Cette accolade m'a fait chaud au cœur.

L'appel des morts

Deux jours après, les survivants du régiment regroupés se retrouvent dans un autre coin du désert qui me semble souriant car tout est calme. L'ennemi est hors de portée, son aviation a d'autres chats à fouetter que de s'acharner sur nous. Nous décompressons.

Cela fait six mois que nous sommes sur la brèche, mêlés au désert, toujours sur le qui-vive, menacés ou menaçants. Nous pansons nos plaies en essayant d'oublier l'enfer que nous avons vécu, aspirant au repos. Quand pourrons-nous, assis dans un café de l'avenue Soliman Pacha du Caire, savourer une bonne bière, ou sur la plage d'Alexandrie, nous ébrouer avec la jeunesse dorée du coin ? Vivre comme un être normal enfin. Mais nos morts et disparus sont toujours près de nous.

L'armée, vieille de ses traditions, sait comment exorciser la peine : elle fait l'appel, l'appel de tous. Un camarade répond pour ceux qui ne sont plus :

« Bailly », appelle l'adjudant - Mort au champ d'honneur

« Malonga » - Mort au champ d'honneur

« Lefranc » - Mort au champ d'honneur

« Russo » - Présent

« Silva » - Disparu

« Simonet » - Présent

« Saint Martin » - Disparu.

Je m'entends lancer ces invocations, ému, étonné d'être toujours là.

Pourquoi Chavanac m'a-t-il désigné pour évoquer nos morts et disparus ? Cinquante ans après, je me le demande encore.

Sans doute étais-je le plus jeune alors. Mon camarade Silva, de quelques mois mon cadet, venait juste de nous quitter* ». (5)

Pierre Simonet reçut ses deux premières citations pour sa participation aux combats de Bir Hakeim.

Il participe ensuite à la bataille d'El Alamein en octobre 1942, puis aux combats de Takrouna en Tunisie en mai 1943. Il est alors admis à suivre les cours d'élève aspirant en Tunisie dont il sortira fin 1943 promu au grade d'aspirant. Lorsqu'il apprend que son frère Jean a rejoint la France Libre et se trouve au Maroc, il profite d'une permission pour le rejoindre, sautant d'un convoi britannique à un convoi de bestiaux pour terminer à vélo et... il retrouve son frère juché sur un char de la 2^e DB ! (1)

1943, Les débuts de l'aviation des artilleurs

Fin 1943 en Tunisie, la 1^{ère} DFL fut entièrement équipée de matériel américain en vue de sa participation à la Campagne d'Italie. Le Lieutenant-colonel Champrosay se vit alors doté de moyens particulièrement efficaces pour l'observation aérienne du 1^{er} RA : les piper-cub. La Section Aviation du 1^{er} Régiment d'Artillerie, commandée par le Lieutenant Laporte, comprenait en ordre de marche : huit piper-cub, un atelier d'entretien et de réparation, du matériel roulant, des transmetteurs radio, etc., son personnel logistique, ses mécaniciens, huit pilotes, quatre observateurs et un officier américain de liaison.

Les pilotes, qui avaient rejoint la DFL en Tunisie provenaient d'horizons divers : anciens de l'armée de l'air, propriétaires terriens en Algérie qui possédaient leur avion personnel dans le privé, quelques réservistes de l'armée de l'air... Les quatre observateurs étaient des anciens taupins, pionniers de 40 au sein du régiment d'artillerie : Pierre Simonet, Pigneaux de Laroche, Charles de Testa et Michel Sauvalle.

« Voici la description de nos aéronefs, les piper-cub : c'étaient des merveilles d'ingéniosité dans leur rustique simplicité. L'appareil, prêt à voler, pesait 500 kilos. Au sol, on le déplaçait facilement en le tirant par la poignée arrière.

La carcasse était en tubes d'aluminium, recouverte de toile à voile qu'une peinture spéciale rendait imperméable et portante. Aucun blindage, ni armement évidemment. Pas de démarreur, on lançait l'hélice à la main.

Le moteur de 65 CV propulsait l'engin à 100 km à l'heure en vitesse de croisière.

Les ailes, faites de bois léger et de toile, étaient boulonnées au-dessus de la carlingue et soutenues par deux haubans galbés.

Le train d'atterrissage gardait une grande élasticité grâce à de forts sandows. Le niveau d'essence se jugeait à une tige juchée en plein courant d'air sur le réservoir devant le nez du pilote. (4)

C'est à l'occasion d'une école à feu en Tunisie, que Pierre Simonet s'est initié à la reconnaissance aérienne sur piper-cub. Son premier vol fut selon ses propos, « rocambolesque » :

« Communiquant par radio avec le PC, je devais vérifier que la salve de nos 105 allait bien tombée sur le but choisi, à savoir un sommet de djebel parmi d'autres dans un relief mouvementé. L'objectif est à dix kilomètres, Il est prévu que la salve y éclatera dans dix minutes.

Nous décollons, parachute sur le dos, le pilote devant, moi sur le siège arrière, carte agrafée sur une planchette, jumelles au cou.

L'avion grimpe en se traînant, vitesse de montée 70 km à l'heure au badin, gain d'altitude de 150 mètres à la minute ; nous sommes secoués comme un prunier dans tous les sens par les rafales d'un vent dévié par le relief. L'approche est ralentie, les yeux fixés sur la carte et le paysage, je ne tarde pas à ressentir un violent mal de mer qui se dégage par la portière ouverte. Finalement, ralenti par un vent contraire de 60 km/h notre piper cub n'arrive pas à parcourir à temps les dix km qui nous séparent de l'objectif.

Mission ratée, je n'ai pas pu voir la salve arriver sur le but. L'aventure ne s'arrête pas là.

Le pilote retourne vers le terrain, un champ de 300 mètres de long. Dans la dernière approche, il réduit le régime, un peu trop, le moteur mal réglé cale, et nous nous présentons bien trop court, hélice en croix. Nous effectuons un virage pour éviter un obstacle, un autre se présente, l'aide droite heurte un olivier et nous nous affalons doucement au sol en tête-à-queue, l'aile arrachée, la branche d'olivier cassée, mais nous entiers.

Cette première sortie fut très salubre pour tous. Le mal de l'air fut maîtrisé, nous n'avons plus jamais manqué de situer l'objectif. D'ailleurs, la plupart du temps, c'était nous qui le démasquions et réglions ensuite le tir en conséquence. Nos pilotes se sont familiarisés avec le moteur, ont adapté leur technique d'approche, et ceux qui étaient nouveaux dans l'art sont rapidement devenus experts en atterrissage moteur coupé. En fait, ils adoraient ça, faisaient une approche en demi-cercle, puis au dernier moment si besoin était, commandes croisées, manche en avant, ils exécutaient une savante glissade pour raccourcir la descente et se poser en douceur sur le lopin de terre baptisé terrain d'atterrissage » (4).

Avec les Ailes de la Libération

A partir de la campagne d'Italie en avril 1944, Pierre Simonet, reconnu pour ses talents de tireur et d'orienteur, est affecté en qualité d'officier observateur au peloton d'observation aérienne du 1er RA. D'observateur au sol, il devient ainsi observateur aérien.



Piper-Cub en mission de réglage au-dessus du lac de Bolsena.

« Quand je fus affecté à la Section Aviation après le départ pour l'Italie, personne, pas plus le commandement que les pilotes ou les observateurs, n'avait une idée précise de la manière dont ce curieux outil de travail pourrait être utile en opérations, et personne n'avait réalisé à quel point ces appareils antédiluviens s'avèreraient efficaces pour débusquer et neutraliser l'ennemi et faciliter l'offensive... » (4)

L'unité de Pierre est engagée dans l'offensive du 8 mai 1944 qui brise les lignes Gustav et Hitler, libère Rome et poursuit l'ennemi jusqu'aux abords de Sienne.

A l'arrière du piper-cub, jumelles autour du cou, Pierre s'aventure dans le ciel au-dessus du dispositif ennemi afin renseigner l'artillerie sur les positions allemandes.

« La guerre de mouvement était notre pain béni. Ce qui bouge, chars, camions, canons tractés, motos et même fantassins sur les routes, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Un coup de radiophone au P.C. et cinq minutes après, un tir de batterie ou une concentration de groupe tombait par surprise sur les gars d'en bas qui n'en pouvaient mais... quelle efficacité ! Avec nos avions, nous explorions plus loin et plus vite ; chance et obstination aidant, nous dénichions l'ennemi et déclenchions sur lui un tir groupé... Et chose qui m'a étonné : je n'ai jamais vu un char rester sous une concentration d'artillerie : ils décampent sans demander leur reste, malgré leur blindage... »



Crédit photo : La Campagne d'Italie 1943-1944 Artilleurs et fantassins français. Henri de Brancion. Presses de la Cité

Humour artillesque

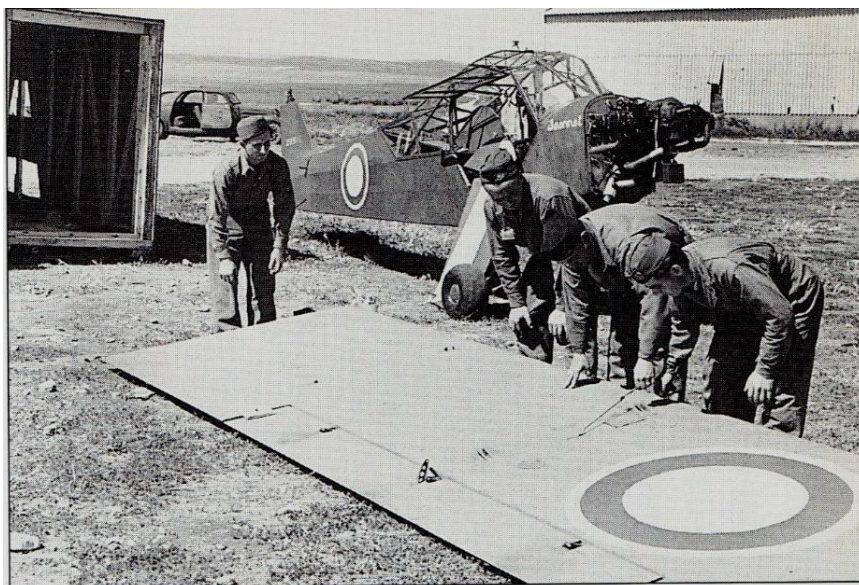
« Peu de jours après l'offensive du 10 mai, à 500 mètres d'altitude, nous survolons la route où se sont engagées nos patrouilles et poursuivons vers le dispositif ennemi... soudain, il se dévoile à nous, des véhicules d'activent... c'est là que l'Allemand bousculé se regroupe et se réorganise. Je signale immédiatement sa présence au PC par radio : - Ici Canard, je vois des véhicules chleuhs en 38-42. – Allo Canard, bien compris, nous déclenchons un tir de destruction. Merci Canard.

Car, humour artillesque, nos noms de code étaient Canard pour moi, Pigeon pour de Laroche et autres jolis noms de gibier à plumes pour Sauvalle et de Testa » (4).

Mission accomplie : un véhicule de combat allemand touché, prend feu.

Plus d'une fois, Pierre Simonet essuya des tirs et une rafale laissa même deux impacts dans le cockpit de chaque côté de sa tête. Son camarade observateur de Testa fut blessé par la DCA en Italie (1). L'avion d'un autre peloton fut abattu par un *Messerchmidt* dans l'approche vers l'Alsace...

« Lorsque l'engin était irrémédiablement cassé - cela nous est arrivé au moins dix fois sur des terrains impossibles - Bronson W. Chandler, l'officier de liaison, prenait les choses en mains : il contactait le Général Clark, Commandant des Forces Américaines, et sans délai, un avion neuf nous était livré dans sa caisse ».



Remontage d'un piper-cub arrivé en caisse - Crédit photo : La Campagne d'Italie 1943-1944 Artilleurs et fantassins français.
Henri de Brancion. Presses de la Cité

Pierre Simonet totalise 43 missions de guerre dans la campagne d'Italie, qui s'achève pour la DFL le 27 juin par son retour sur Naples.

Entretiens, le prestigieux commandant du 1^{er} RA, le Lieutenant-Colonel Champrosay a été tué par mines le 19 Juin 1944.

Mais la guerre continue... et cette fois, c'est la reconquête de la France pour ceux qui, comme Pierre, ont continué le combat depuis le mois de Juin 1940.

Après le débarquement en Provence du 16 août 1944, Pierre poursuit son action d'observateur en avion : entre le 20 et le 25 août 1944, il remplit 13 missions de guerre dans la région d'Hyères et de Toulon.

Le 21 août, au-dessus de La Farlède, et le 23 août au-dessus de La Valette, il n'hésite pas à survoler les lignes ennemies à basse altitude pour repérer les pièces antichars allemandes et le 24 août, grâce à un réglage très précis, il arrête le tir d'une batterie ennemie située dans la presqu'île de Saint-Mandrier.

Après la Provence, c'est la remontée vers le nord, les combats de Belfort et ceux du sud de Strasbourg. Pendant la campagne d'Alsace, du 7 janvier au 2 février 1945, Pierre Simonet rend les services les plus précieux, faisant démolir plusieurs chars et repérant deux batteries.

« En Alsace, après l'arrêt de la contre-offensive ennemie, les Allemands protégeaient leurs positions par des chars ou canons antichars, placés à des points stratégiques, à l'abri des haies vives, le canon bloqué vers nos lignes. Vu d'en haut avec un peu d'habitude, nous arrivions à repérer ce singulier tube horizontal pointé perpendiculairement à la haie. Parfois, c'était les chars eux-mêmes qui attiraient notre attention en nous assaillant de leur mitrailleuse.

Ce manque de savoir-faire, ce délit de lèse-piper-cub, nous agaçaient particulièrement et il n'y avait de cesse qu'avec l'aide du pilote, quatre yeux n'étant pas de trop, nous repérions le fâcheux et dirigions sur lui les foudres des canons de notre régiment d'artillerie. »



L'aspirant Simonet devant son piper-cub (Archives P. Simonet)

Comme dans la fable du martinet qui battit l'aigle, le fragile aéronef avait pris le dessus sur les imposantes machines de la *Luftwaffe*. Les Alliés avaient maintenant l'absolue maîtrise aérienne, relève Benoit Hopquin (1).

Nommé sous-lieutenant, Pierre Simonet prenait part en avril-mai 1945, à la dernière offensive de la 1^{ère} DFL qui s'emparait du massif de l'Authion, pénétrait en Italie du Nord et libérait Cunéo ...



Debriefing (Archives Pierre Simonet)

Dans les campagnes d'Italie et de France, le sous-lieutenant Simonet a effectué au total 137 missions de guerre et 250 heures de vol, et il s'est vu décerner quatre citations qui sont venues s'ajouter aux deux citations qu'il avait précédemment obtenues pour ses combats à Bir Hakeim.

En août 1945 Pierre est affecté en Indochine. Il y reste six mois. A Saïgon, il retrouve sa fiancée, Luce, et se marie un mois plus tard après autorisation du général Leclerc qui était arrivé en Indochine en octobre 1945.

Fin décembre 1945, il apprenait qu'il venait d'être fait Compagnon de la Libération par le général de Gaulle.



Le 8 mai 1945, l'Allemagne capitule. Un mois après, le 18 juin 1945, le général de Gaulle, président de la République, demande à la première armée française d'organiser le "grand défilé de la victoire" sur les Champs-Élysées...

« Le 18 juin 1945, anniversaire du fameux APPEL DU 18 JUIN 1940, c'est le grand défilé de la victoire : les unités Françaises qui ont participé à la Libération - Armée de terre, Aviation, Marine et les forces de la Résistance, défilent sur les Champs-Élysées.

Grande joie, je suis dans un des trois piper-cub de la 1^{ère} DFL qui survoleront le défilé.



Piper-cub de la 1^{ère} DFL survolant la parade lors du défilé du 18 juin 1945

Pour nous, les rebelles de la première heure, c'est le comble de la joie de participer au défilé de la victoire pour laquelle nous nous battons depuis cinq ans.

Notre survol de la parade une fois terminé, nous devrions rentrer à la base.

Mais me vient une idée originale ! Pourquoi ne pas profiter de notre disponibilité pour effectuer une opération inédite : passer sous le tour Eiffel !

Je prends l'appareil et téléphone aux deux autres avions : *"Et si on passait sous la tour Eiffel"*

Réaction positive immédiate des trois équipages :

- *"D'accord !"*

Le plan de vol est vite organisé : prendre en rase-mottes l'esplanade du Trocadéro et ses jardins, le pont d'Iéna, passer sous l'immense voûte de fer, survoler le Champ de Mars et redresser sur l'École militaire. Il y a de la place à revendre.

Ce 18 juin, la foule est massée sur les Champs-Élysées pour assister au défilé, le temps est superbe.

Après avoir officiellement survolé la parade, nos trois piper-cub enfilent, l'un derrière l'autre, le grand passage. Un soldat américain tout étonné nous photographie.

Ce n'était pas un exploit de pilotage. Il y fallait plus de culot que d'adresse. Nous n'avions demandé la permission à aucune Autorité. L'Armée de l'air, tout comme l'Administration de l'Aviation Civile, voguaient dans l'euphorie de la victoire.

De nos jours, l'aviateur qui s'amuserait à passer sous les jambes de la grande dame serait sévèrement admonesté.

Mais c'était une autre époque. Il y a bien longtemps, du temps où les ailes de la Libération survolaient la France... » (3)

Après la guerre, Pierre Simonet entre à l'École nationale de la France d'Outre-mer et devient administrateur de la France d'Outre-Mer en Indochine (1947-1948), avant d'effectuer trois séjours au Cameroun. En 1958, il entre dans la fonction publique internationale et accomplit avec la FAO (Organisation des Nations-unies pour l'Agriculture et l'Alimentation) une mission dans le bassin du Mékong. En 1959 et 1960 il est affecté par l'ONU en Iran comme conseiller en statistiques économiques. De retour en France il rentre à l'Organisation de Coopération et de Développement économique OCDE (1961-1963) puis au Fonds Monétaire International (1964-1980).

Pierre Simonet est membre du Conseil de l'Ordre de la Libération depuis le 1er juin 1999.

Promu à la distinction de grand officier de la Légion d'honneur

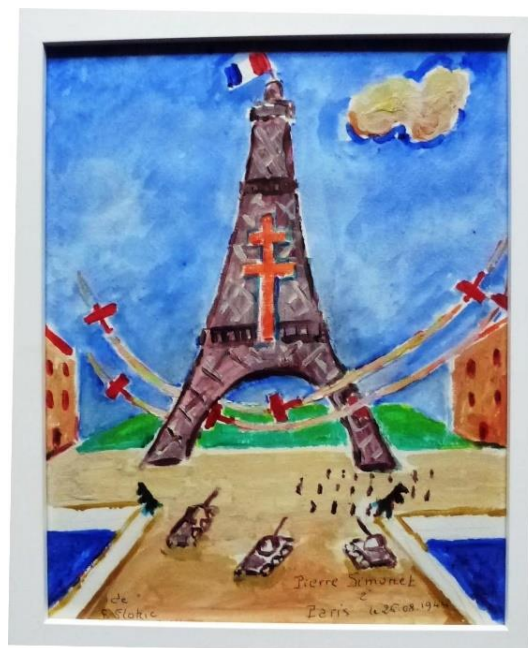
Le 20 novembre 2014, Fred Moore*, chancelier de l'Ordre de la Libération, vient à Toulon lui remettre à son domicile les insignes de grand officier de la Légion d'Honneur.



« Pour la cérémonie, le Chancelier de l'ordre de la Libération Fred Moore, toujours aussi dynamique, faisait l'aller-retour Paris Toulon dans la journée !



« Avec François Flohic qui fut l'aide de camp du Général de Gaulle. Son hobby c'est la peinture. Comme cadeau il m'offre un petit tableau illustrant mon passage en avion sous la tour Eiffel en 1945 ; tableau de touche moderne qui me plait beaucoup par sa gaieté ».



Pierre Simonet, Toulon, le 16 Juillet 2018

Bibliographie

Ce document rédigé par Florence Roumeguère (Fondation BM 24-Obenheim) sous la direction et la relecture de Pierre Simonet (juin-juillet 2018), a été publié sur le Blog [Division Française Libre](#).

Notes

- * Roland Silva fut fait prisonnier lors de la sortie et mourut dans le torpillage du cargo *Nino-Bixo* qui l'emmenait en détention en Italie avec ses camarades
- * Fred Moore, dernier chancelier de l'ordre de la Libération, nous a quitté en septembre 2017

Sources

- (1) Nous n'étions pas des Héros. Benoît Hopquin, Calmann-Lévy, 2014
- (2) 1061 Compagnons. Histoire des Compagnons de la Libération. Jean-Christophe Notin, Perrin, 2000.
- (3) Les Ailes de la Libération. Souvenirs de guerre en piper-cub. Pierre Simonet, 2014.
- (4) L'aviation des artilleurs, Pierre Simonet. In : Le 1^{er} Régiment d'artillerie de marine. Pierre Dufour, Lavauzelle, 2005.
- (5) 3 souvenirs de Bir Hakeim, Pierre Simonet in : Bir Hakim- l'Authion, bulletin de l'Adfl.
- (6) Bir Hakeim 1942, quand la France renaît, documentaire de Timothy Miller. Cinétévé, 2012
- (7) « Guerre, Solitude, Fantaisie... et Famille 1939-1942 », Pierre Simonet. Edition familiale.

Biographie de Pierre Simonet, [Ordre de la Libération](#)

Allocution sur la bataille de Bir Hakeim Pierre Simonet. Toulon, mai 2012. [Site de l'Adfl](#)

[Préface](#) de Pierre Simonet au Livret « Villes et Villages Libres avec la 1^{ère} DFL », Fondation BM 24-Obenheim, 2015.

En 2014, Pierre Simonet a publié « Les ailes de la Libération », qui rassemble ses souvenirs de guerre en piper-cub : ses missions, les attaques subies, les accidents, les drames... ainsi que les hommes qui l'ont marqué.



Pierre SIMONET

LES AILES DE LA LIBÉRATION

Souvenirs de guerre en piper-cub



Pour commander cet ouvrage : simonet.pierre@wanadoo.fr